



Discours de présentation de Daniel Canty à l'Académie des lettres du Québec

Librairie Le Port de tête, 24 novembre 2017

Pierre Nepveu

Qui est Daniel Canty, que j'ai accepté très volontiers, et non sans une certaine dose de fébrilité mêlée d'exaltation, de vous présenter ce soir? Bien sûr, cette question est en partie rhétorique, car ne se pose-t-elle pas à propos de quiconque et particulièrement à propos de tout écrivain? Écrit-on pour se trouver soi-même ou pour se perdre, pour trouver son vrai centre ou pour se démultiplier à l'infini? Michel Tremblay convoquait récemment sur scène les fantômes de ses 3 000 personnages, tous issus de lui-même, afin de remercier le public venu saluer sa réception d'un prix littéraire prestigieux. Combien y a-t-il de Michel Tremblay?

Daniel Canty, à ce que je sache, n'a pas encore créé 3 000 personnages (il a sans doute inventé ou réinventé plus de lieux et d'objets que de personnages), mais la question de son identité n'en est pas moins fascinante et à vrai dire assez vertigineuse. Tout indique d'ailleurs qu'elle le soit à ses propres yeux. « Je suis Daniel Canty, écrit-il dans l'un de ses nombreux livres, *Mappemonde*, paru en 2016. J'ai un nom chanteur. Et il me semble parfois si étrange d'avoir un visage et de porter un nom ». Admettons que « Canty », c'est un nom beaucoup plus rare que « Tremblay »; il y a là de la racine irlandaise et s'il est chantant ou chanteur, c'est non seulement parce que nous pouvons entendre dans ce patronyme l'écho de termes comme « cantique », « cantate », « cantor », et pourquoi pas « cantilène », mais parce que le principal intéressé, toujours friand d'érudition vraie ou fictive, nous informe que « Canty » (ou est-ce « Canne-thé », prononcé à l'anglaise?) viendrait du gaélique « cant, plus anciennement caint, désign[ant] le chantonnement irritant des moines, ces quêteurs de ciel, pour ensuite s'appliquer à celui des mendiants, puis aux infralanges des vagabonds et des voleurs »¹. Des monastères aux bas-fonds interlopes, l'étymologie peut ici nous égarer, mais l'égarement, l'incertitude, la dissémination aussi bien matérielle qu'onomastique sont justement au cœur du projet littéraire et artistique de Daniel Canty, avec ceci de notable que ce projet serait pour ainsi dire déjà inscrit dans son nom propre, qui ne serait en réalité qu'un nom de plume, décerné à leur rejeton dès sa naissance en 1972 par des parents canadiens-français pourtant

¹ *Mappemonde*, Le Noroît, 2016, p.20.

ordinaires, qui s'étaient connus comme bien d'autres à l'Expo 67 et qui menaient leur vie à Lachine, cette ville de banlieue pas si ordinaire désormais devenue un arrondissement de Montréal.

Voici une autre manière de définir son identité : dans l'œuvre et les entrevues accordées par Daniel Canty, on sent la jubilation qu'il éprouve à être né et à avoir vécu son enfance et son adolescence dans un lieu dont le nom est (je reprends ses termes) « une métaphore ou une blague », issues des chimères orientalistes de Cavalier de La Salle. Lachine, quartier de rêves, d'incertitudes et des promesses non tenues, pseudo-ville qui tient tantôt du village québécois tantôt d'une banlieue du far-ouest, qui hésite entre Montréal et le *West Island*, entre la falaise Saint-Jacques et l'étendue presque maritime du lac Saint-Louis, – qui oscille entre la Nouvelle-France incarnée par la plus vieille demeure de l'île de Montréal, la maison Le Ber-Lemoyne, et l'appel autoroutier vers les lointains de l'Amérique, ceux que Daniel Canty explorera un jour en suivant non pas une carte routière ni un GPS, mais la direction du vent et d'où il rapportera un livre bien nommé, *Les États-Unis du vent*, paru en 2014.

Si notre lieu de naissance nous définit fortement, il faut très souvent le quitter pour découvrir qui l'on est. Cela peut se faire d'abord à vélo : même si on va rarement très loin sur ce véhicule, on peut quand même, grand adolescent, se rendre en pays étrange, celui des ruines de l'Expo 67 et surtout de l'irréelle sphère géodésique de Buckminster Fuller, calcinée par un incendie en 1976, parfait squelette propice à maintes divagations dans l'espace-temps et qui donnera beaucoup plus tard naissance à une création hybride, livre et exposition, *Bucky Ball*.

Ce qui est clair, c'est qu'après cette balade à vélo et à mi-chemin de la vingtaine, Daniel Canty semble foncer tout droit vers l'hypercontemporain, celui de la science-fiction, de l'intelligence artificielle et des technologies numériques alors en plein essor (nous sommes entre 1995 et 2000). Certes, le jeune homme lachinois a étudié les lettres à l'UQAM, mais le livre qui en résulte, *Êtres artificiels*, manifeste sans doute davantage un intérêt pour l'étonnante aptitude des humains et des écrivains à imaginer des machines pensantes ou pseudopensantes et autres robots anthropomorphes, que pour la littérature proprement dite. En quatrième de couverture de cet essai (nous sommes en 1997), on peut d'ailleurs lire que Daniel Canty « est concepteur et rédacteur multimédia chez DNA Productions à Vancouver ».

Il y avait là un bel avenir, nourri au fil des années par des études en édition numérique, en histoire et philosophie des sciences et en cinéma. Cela aurait pu être la vie

réussie, la « success story » de Daniel « Canne-thé », chantant en Irlandais et en Canadien-Américain plutôt qu'en Québécois, réalisant en anglophonie le sens de son destin. Or, quelque chose survient qui va donner à ce parcours palpitant une tournure émouvante, surtout du point de vue de la réception qui nous réunit et d'une assemblée comme la nôtre qui se réclame avec un peu de chauvinisme du monde des lettres. Tout indique en effet que le numérique déçoit ou du moins qu'il montre ses limites. Dans un dialogue mené il y a deux ou trois ans avec une professeure de l'Université Laval, Daniel Canty expliquait avoir constaté que dans le monde de l'informatique, du numérique, du web, « les perspectives poétiques et narratives » s'étaient à ses yeux « refermées ». Ou, pour le dire autrement, tout un potentiel de fiction et de littérature n'avait pas été exploité.

Comprenons bien qu'il ne s'agit aucunement d'un adieu à l'univers des technologies, des arts numériques et, plus généralement, de l'image et du son, qu'il s'agisse de montages de photos, de films, de stéréographies ou d'installations diverses, sans parler de créations de site web et de productions dramaturgiques. Il n'empêche que la rentrée au Québec est un choix décisif pour les mots, la langue, l'écriture : « J'étais un adolescent du 20e siècle, raconte-t-il. J'ai été consacré auteur québécois au 21e siècle, à mon retour d'Anglophonie »². Et quel retour! On pourrait croire que c'est une nouvelle version du « retour au pays natal », ce serait une autre occasion d'être chauvin, mais les choses sont plus compliquées que cela. Plutôt que de dire que Daniel Canty revient chez lui, il faudrait plutôt dire qu'il revient vers ailleurs, vers tous les ailleurs, comme en témoignent les itinéraires proposés dans Cité selon, où sortis par exemple du Vieux-Québec par la porte Saint-Jean, vous vous retrouvez en canot sur le Grand Canal en route vers la Place Rouge. À moins qu'avec *Mademoiselle Manivelle*, inspectrice des Chemins, vous ne traversiez le quartier de Charlehenri pour découvrir que le nouveau Pont Champlain, dont vous commenciez à vous lasser d'espérer l'inauguration, est déjà construit, qu'il a les accents chantants de la harpe et les murmures et froissements de la forêt laurentienne, puisqu'on y a aménagé un corridor boisé où vous pouvez flâner et apercevoir entre les branches les lueurs du fleuve et les buildings du centre-ville.

Grâce à cet heureux retour en francophonie, les publications elles-mêmes deviennent vite une forêt touffue, un foisonnement savant et ludique à la fois, elles se multiplient dans tous les formats et toutes les formules : en fascicules et autres brochures, en journal tabloïd, en feuilles pliées de grande taille, en livres ordinaires dont la mise en page est rarement banale, avec des pages colorées (rose, vert, jaune), des illustrations de toutes natures, des fac-similés de lettres. Trait particulièrement notable : Daniel Canty adore les projets collectifs, les livres-programmes. *La table des matières*, qui est aussi le titre d'une série, convoque plusieurs auteurs autour du thème de la table et des aliments; cela inclut tant la poésie du chou et de l'oignon, la passion des champignons, que la

² *Mappemonde*, p. 40.

dégustation sexuelle et même l'anthropophagie, mais dans ce menu tous azimuts, le chef de cuisine nous ramène à celle de sa mère, aux petits déjeuners de son enfance lachinoise et au petit écran servant de vitrine au fast-food américain arrosé de *Kool-Aid* ou de *Hawaiian Punch*. *Le livre de chevet*, autre projet collectif annonçant en sous-titre : « Un sommeil suscité par Daniel Canty », exploite toute l'ambiguïté qu'il y a dans la notion familière d'un livre aimé que l'on garde sur sa table de nuit : ce livre sert-il à nous tenir éveillés ou au contraire à nous endormir, ce qui se produit très souvent, comme on sait, surtout lorsque l'on avance en âge? Quel mystère quand même que l'acte de dormir et cet entre-deux si proustien qui nous fait hésiter entre l'éveil et le rêve; quelle délicieuse tentation que celle de succomber, comme on dit, au sommeil, comme le font le propriétaire de « L'Hôtel de mer », affecté de narcolepsie, et l'une de ses employées femme de chambre, qui décide de se coucher dans le lit qu'elle devrait être en train de refaire. Mais un plus grand mystère encore n'est-il pas ce pouvoir de la langue, des mots, de la prose, de rendre plausible cet univers, de me le faire habiter comme lecteur, dans toute son étrangeté qui laisse muet les symboles, qui fait taire les messages et autres leçons, et qui s'impose, pendant le temps de la lecture, comme le seul espace vrai, que l'on regrette à la fin de devoir quitter? Par-delà les expérimentations et les fantaisies, il y a chez Daniel Canty ce pouvoir de la prose narrative et descriptive, une maîtrise que l'on trouve parfois dans des textes apparemment anodins, je pense par exemple à « L'animal minimal », dans un autre de ces cahiers multigenres et multiauteurs dont il a le secret. Voici donc une série d'insectes et autres petites bêtes : luciole, éphémère, fourmi, lombric, araignée, etc. C'est un bijou d'entomologie littéraire, un bonheur d'observation précise et de réenchantement poétique, le lombric devenant un golem et la luciole étant rebaptisée « Lucie Iole, Reine des mouches à feu ». Avec, en complément, cette réflexion métaphysique : « Le théologien dirait que la luciole porte son âme au-dehors. Elle nous rappelle une possibilité mystérieuse des choses »³.

Ce texte date de 2005 : Daniel Canty avait alors en chantier un projet beaucoup plus ambitieux : un recueil de choses, justement, et pourquoi pas une collection, qui pousserait au plus loin « les possibilités mystérieuses » des objets, voire jusqu'au pays de l'impossible. Ce projet, d'abord conçu pour le web, va donner ce que l'on est en droit d'appeler le livre phare, osons dire le chef-d'œuvre (à ce jour) de notre auteur. Cette dernière expression exige toutefois une nuance, car si l'éditeur réel (en l'occurrence La Peuplade, rue Racine à Chicoutimi) précise bel et bien qu'il s'agit d'« un livre de Daniel Canty », *Wigrum* est une prodigieuse mise en abyme de la figure de l'auteur, puisque l'essentiel de l'ouvrage, soit l'inventaire de la collection du collectionneur anglais d'origine hongroise Sebastian Wigrum, est signé par un certain Joseph Stepniac, ami du collectionneur. Stepniac se serait manifesté à Daniel Canty sur le web à l'époque où celui-ci travaillait pour un studio d'édition électronique à Vancouver. Nous sommes ici devant

³ « L'animal minimal », dans *C'est selon*, 2005, p. 12.

une fiction de la fiction, sur le modèle (fréquent en littérature) du manuscrit retrouvé, mais amplifié par l'espace vertigineux et abyssal de l'internet. C'est dire que ce livre réalise la fusion improbable entre les deux visages de l'auteur réel : le spécialiste en technologies numériques et l'écrivain revenu en francophonie.

Tous les objets sont possibles, et tous les récits sur leur origine, leurs tribulations, leur conservation le sont également; tous ces récits deviennent vrais à la seule condition qu'une prose suffisamment exacte et confiante en ses moyens les déploie sous nos yeux. La collection de Wigrum est merveilleuse certes par la nature des objets qui la constituent, que ce soit un flocon de neige miraculeusement conservé sous un globe de verre, le fusible d'un système d'alarme d'une mairie ontarienne capable de faire entendre en morse au gardien de nuit des chefs-d'œuvre de la littérature universelle, un clou du chemin de fer transcanadien portant des inscriptions en caractères sino-japonais, un œuf d'or ayant appartenu à Rodolphe II, roi de Hongrie et de Bohême, et ainsi de suite. Mais le merveilleux tient tout autant et même davantage à l'histoire de chacun de ces objets, aux péripéties maniaquement documentées qui en expliquent la fabrication et la conservation. Dans sa postface, l'auteur Canty cite une variante de l'inscription figurant à l'entrée de l'Enfer de Dante : « Vous qui entrez en cette fiction, abandonnez tout espoir d'en revenir ». Et on doit convenir qu'en effet, trouver la sortie n'est pas chose facile...

Qui est donc Daniel Canty? Sa réincarnation en Wigrum et Stepniac en dit long sur son répertoire d'avatars, mais il faudrait aussi y ajouter les noms d'auteurs comme Michael Ondaatje, Stephanie Bolster ou Charles Simic, à qui il prête sa voix en tant que traducteur. On peut en retenir, au bout du compte, une certaine conception de ce que c'est qu'écrire : parmi les possibilités de la littérature, il y a celle de l'extériorité, il y a la stupéfiante et incessante projection de soi dans l'espace-temps. Quelque part, Daniel Canty donne à cette projection une portée spécifiquement québécoise, quand, dans *Mappemonde*, il exprime le désir que « le Québec parvienne à se sortir de la noirceur émotive, de la douleur – et du pathos familial et national qui le retient dans la boîte noire des incertitudes »⁴. Oui, à partir de Lachine, Québec, faire éclater cette boîte noire, donner de l'amplitude à ce que nous sommes, et cela justifie déjà, il me semble, que nous accueillions ce soir parmi nous le moins académique des auteurs.

Je souhaite donc en votre nom la bienvenue à Daniel Canty et je l'invite, tel qu'en lui-même, à vous adresser la parole.

⁴ *Mappemonde*, p. 48.

